

MÉMOIRES, NOTICES.
VOYAGE AU CAMBODGE
par le Dr HARMAND.
(Société de géographie, octobre 1876)

Pendant les derniers mois de l'année dernière et les premiers de cette année, M. le docteur Harmand a remonté le fleuve Mé-Kong jusqu'à l'île de Khong. De là, il a fait un voyage d'exploration à l'ouest du fleuve, dans les provinces siamoises de Mulu-Prey, de Tonlé-Repau et de Compong-Soay. Divers accidents, tels que la perte de ses armes et l'abandon d'une partie de son escorte, l'ont forcé à rentrer en Cochinchine. Il n'a pu compléter les études qu'il s'était proposé de faire; il a toutefois rapporté des faits intéressants et dressé une carte des pays qu'il a traversés, dans lesquels aucun Européen n'avait encore pénétré.

Les pages qui suivent résument les observations du docteur Harmand, d'après des rapports adressés par le voyageur au Ministère de l'Instruction publique et au Gouverneur de la Cochinchine.

Il n'y a rien de nouveau à dire sur le grand fleuve dans sa partie cambodgienne: ces contrées sont suffisamment connues et facilement accessibles. Les rives sont très peuplées et d'apparence prospère; les cultures principales sont le coton, le tabac, le maïs, dont les prix ne diffèrent pas sensiblement de ceux du marché de Pnom-Penh.

Ce qu'il y a de particulièrement remarquable, c'est la façon dont les diverses races établies au Cambodge se sont distribuées le travail. L'indolent Cambodgien se contente de laisser tomber quelques graines dans un limon d'une fertilité inouïe et d'attendre que le Chinois arrive lui acheter ses récoltes pour les transporter à Pnom-Penh. Les Malais (Chams ou Malais proprement dits), race trop peu étudiée, qui a joué autrefois un rôle considérable sur ces rives, sont au contraire agriculteurs et commerçants. Ils sont répandus surtout sur la rive droite, et leurs villages se distinguent par un plus grand air de propreté et par la présence de l'arbre à pain qu'ils ont importé, mais qui vient assez mal et ne donne que de petits fruits. Les aptitudes multiples de cette race active, fière et honnête, le contraste moral qu'elle présente avec les Cambodgiens attirent forcément l'attention et ne peuvent manquer de provoquer de nombreuses réflexions sur l'avenir de cette partie du Cambodge.

Les Chinois sont répandus partout; on les trouve dans les moindres villages. Ils se divisent en deux catégories. Les uns, établis depuis fort longtemps dans le pays, sont des métis qui, physiquement, gardent beaucoup de leur origine, mais se rapprochent singulièrement des Cambodgiens par les mœurs, les habitudes et les superstitions, tout en leur étant encore supérieurs. Ceux-là se livrent aux cultures riches et semblent se désintéresser du négoce. Sans être très affirmatif sur un point trop rapidement étudié par lui, M. Harmand croit que l'émigration des Chinois au Cambodge est plus prospère que jamais et que leur établissement y est définitif; le nombre des jeunes hommes et des enfants paraît être bien supérieur à celui des hommes faits; quant aux femmes résultant de ces croisements, le voyageur en a à peine aperçu, ce qui prouve chez ces métis une défiance encore plus grande que chez les Cambodgiens.

La seconde catégorie des Chinois est formée de trafiquants venant de Pnom-Penh ou de nos provinces acheter le coton, la cire, la soie, le stik-laque. Presque tous appartiennent aux congrégations d'Hainan [*sic: Hainan?*] et du Pho-Kien. Les uns vivent dans leurs barques, les autres ont, dans les villages les plus riches, des espèces de pied-à-terre qui leur servent d'entrepôts et de magasins.

Ces Chinois sont redoutés de la population et même des mandarins; leur insolence est étonnante: on en a vu insulter le gouverneur de la province chez lui, en présence de la population, sans que celui-ci osât les faire saisir. Ils passent pour être les amis du roi; les fermes qu'ils ont su accaparer, leur métier de prêteurs à usure leur assurent une influence qui peut, à un moment donné, devenir très dangereuse.

Le dernier élément de cette population, le plus important au point de vue français, est formé par les Annamites, qui apportent là, comme partout, ce mélange de qualités et de vices qui les caractérise, cette activité admirable, leur esprit d'entreprise et malheureusement aussi leur inconstance et leur passion pour le jeu: des Annamites, venus au Cambodge avec des projets de fortune bien conçus, s'y sont trouvés réduits à la condition d'esclaves pour dette, ayant joué leurs bateaux, leurs marchandises et jusqu'à leur propre personne.

Les Annamites s'établissent rarement sur les bords du fleuve d'une façon définitive, et s'ils se marient avec des Cambodgiennes, c'est pour les emmener en Cochinchine. Ils se livrent surtout à deux occupations qui nécessitent plus de travail que des capitaux, le commerce des bois et des pirogues et la pêche. Presque tous les trains de bambous, de bois, de pirogues, de rotin, que les petites rivières tortueuses amènent dans le grand fleuve sont montés par des Annamites: ce genre d'industrie n'est pas sans dangers, et tous les visages portent des traces profondes de l'infection des forêts.

La coupe des bois est absolument libre; il suffit de prévenir le *chauvai-sroc* (gouverneur): quand les trains sont assemblés, on va lui payer un droit de 10 pour cent, le plus [340] souvent en nature. Les trains sont généralement formés d'arbres de médiocre grosseur et de petites pirogues; les grosses pièces de bois sont devenues rares et les belles pirogues descendent à Pnom-Penh plutôt par le bras du lac. Le seul endroit boisé qui existe encore à proximité de Pnom-Penh est le plateau de Sang-ké, sur la rive droite, province de Sroc-trang; les Annamites viennent y fabriquer du charbon et des pirogues. Le plateau que le fleuve a dû contourner et dont il a sapé la base depuis bien des siècles, est coupé à pic; il présente de belles falaises d'argile rouge et blanche (kaolin) en lits compacts.

Pour éviter de faire des routes, les Annamites lancent leurs pirogues à l'eau du haut de la falaise. Cette industrie s'arrête à partir de Sombor; il serait encore facile de faire passer aux eaux hautes et moyennes de longues embarcations et de gros troncs d'arbres qui abondent dans les îles désertes du fleuve, à partir de cette hauteur; mais les Annamites semblent reculer devant la violence d'un fleuve si différent de leurs arroyos. En sera-t-il toujours ainsi? N'est-il pas permis d'espérer que nos nouveaux sujets franchiront les rapides, pour féconder un jour cette terre où les débris d'antiques civilisations attendent tranquillement la fin de leur décomposition, l'achèvement inévitable de leurs destinées?

La seconde industrie des Annamites, industrie tout entière entre leurs mains, est celle de la pêche. La pêche n'est pas localisée dans le grand lac. Sur les bords du fleuve, dans le voisinage des grands bancs de sable ou bien dans les endroits où les fonds sont faibles, s'établissent des villages temporaires entièrement construits en bambou; leur établissement donne une très grande activité à la vente du bambou et du rotin. L'un de ces villages, vu par M. Harmand près du plateau de Sang-Ké, sur la rive gauche, comprenait plus de soixante maisons, avec des aires de séchage immenses.

Les commerces ou industries accessoires de la pêche ont [341] une grande importance pour notre colonie: ce sont, outre le commerce des bambous, la vente des sels de Bassac faite par les Chinois et les Annamites; la tonnellerie, par les Annamites; la vente des grands filets, par les Annamites, enfin la vente des bois et écorces pour le tannage des filets.

On peut encore citer pour mémoire le trafic qui se fait des sauvages Pénongs, assez nombreux à partir de Cratieh. Le prix de cette marchandise humaine est, à Cratieh, de trois barres pour un adulte, une barre ou une demi-barre pour un enfant.

Jusqu'à Sombor, à part le plateau mentionné plus haut, les rives sont absolument déboisées. On ne voit que d'immenses plaines et de hautes herbes parsemées de grandes Sterculies sans usages; les plaines deviennent plus vastes et plus désolées à mesure que l'on s'élève. A partir de Sombor, le riz, qui avait presque disparu pour céder la place aux cultures plus riches, reparait et à Sombor même, il y a d'assez grandes rizières. Les rives se couvrent de grands et beaux arbres; on se croirait en plein pays de forêts, mais ce n'est qu'une illusion, car ces arbres forment un rideau de quelques mètres seulement, derrière lequel s'étend une immense et monotone plaine de graminées (*Andropogon*), ou des forêts-clairières ravagées chaque année par l'incendie.

A Cratieh, on commence à rencontrer la culture du *coccuo*, insecte hémiptère qui produit le stik-laque. Cet insecte vit sur plusieurs arbres ou arbustes, tous communs en Cochinchine. Le produit, qui sert surtout à la teinture en rouge, semble très rémunérateur. On se demande comment cette industrie, qui exige peu de travail, peu de soins et pas de frais, n'est pas plus répandue dans nos provinces de Baria et de Bien-hoa; ce fait est d'autant plus regrettable que les Annamites semblent rechercher beaucoup le stik-laque. Il se vend à Sombor une barre le picul de dix livres. L'arbuste qui fournit surtout cette substance est un *Cambretum*, qui vient partout sans culture dans des terres sèches et incultes. Le [342] produit en est d'un placement sûr: les Chinois en achètent à Pnom-Penh des quantités considérables pour les exporter en Chine.

A quelques heures vers le nord-est de Sombor se trouve un monticule de beau calcaire très propre à la fabrication d'une chaux qui paraît de bonne qualité. L'exploitation de ce gisement est faite à peu près uniquement pour le compte du roi.

M. le docteur Harmand s'est arrêté en remontant le fleuve à chaque chef-lieu de province; il y a séjourné quelques jours pour trouver des stations favorables à ses recherches. Partout il est devenu bien involontairement le confident des plaintes unanimes des gouverneurs qui se disent positivement aux abois et sont, à les entendre, tout prêts à déposer leurs cachets. Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans les plaintes de ces mandarins; mais il est facile d'observer une sorte de malaise, de fatigue générale, symptôme caractéristique d'un mécontentement profond.

On parle du roi d'une façon ambiguë, peu respectueuse, et il est facile de voir que l'on commence à être las de son autorité. Les Penongs eux-mêmes (Piakzs) établis à l'est du fleuve se disent écrasés d'impôts (cire et stik-laque). Ils se plaignent, non du roi qu'ils ne connaissent guère, mais de leur gouverneur. L'un d'eux a affirmé à M. Harmand être parti pour Saïgon avec plusieurs de ses compatriotes pour supplier l'amiral de leur venir en aide; il ajoutait qu'ils y retourneraient encore.

Le docteur Harmand n'avait pu se procurer, comme interprète, qu'un Annamite vicieux et dégradé parlant seulement sa langue et le cambodgien avec quelques mots de français. Avec un aide aussi insuffisant, il ne lui a pas été possible de recueillir des renseignements circonstanciés sur l'importante question des douanes, d'autant plus que, ne voulant pas donner à ses pérégrinations un caractère qu'elles ne devaient pas avoir, il s'est abstenu de questionner les autorités. Voici ce qu'il a pu savoir à ce sujet.

[343] Presque toutes les rivières d'une certaine importance venant se jeter dans le fleuve ont à leur confluent ou au chef-lieu une douane dite du *chauvai-sroc*

(gouverneur). On perçoit un droit de 1/10^e *ad valorem*, en nature ou en argent, sur les produits descendant la rivière, sans préjudice des droits à acquitter aux douanes royales de Pnom-Penh.

A l'entrée du Prek Xelom, belle rivière navigable, dit-on, jusque chez les Stiengs, est établie une douane appartenant à une bonzerie voisine; cette douane est desservie par les bonzes eux-mêmes qui y montent la garde et font payer un droit de un vingtième seulement. Les produits (argent ou bambous, pirogues, bacs, rotins, résine, torches, cire, etc.) expédiés au chef des bonzes à Pnom-Penh, sont répartis par ses soins entre les diverses pagodes, pour la construction et l'entretien des édifices sacrés.

La question des douanes de frontière est beaucoup plus difficile à éclaircir, et le voyageur n'a pu recueillir que des renseignements incomplets et contradictoires. On peut cependant affirmer avec certitude que ces douanes sont de très minime importance; elles ne semblent fonctionner, si même elles fonctionnent pour les produits laotiens, que d'une manière intermittente. Les négociants chinois questionnés depuis Stung-treng jusqu'à Khong ont été unanimes à affirmer qu'ils ne payaient aucun droit et qu'à Pnom-Penh même, sur la simple vue de leurs équipages et de la forme de leurs pirogues, ils étaient exemptés de visite. A Sombor cependant est établie une douane.

Une douane se reconnaît, au Cambodge, à la vue d'une longue perche surmontée d'une étoile de bambou et d'un panache, véritable balai de longues herbes. À la perche est attachée une petite cangue, argument comminatoire pour les récalcitrants. Cette douane ne peut servir qu'à l'époque des plus basses eaux; devant Sombor le fleuve est d'une largeur immense, et, si bien dressées que soient ces races mouton- [344] nières, on ne peut supposer que les Chinois viennent bénévolement payer des droits, alors qu'il est si facile de s'en dispenser, vu le manque de toute police, l'absence de toute surveillance, les nombreux tenants et aboutissants qu'ils possèdent partout. A la saison des basses eaux, il faut absolument passer devant la douane. Redescendant à cette époque, M. Harmand a pu constater l'érection d'une perche neuve, d'un balai recueilli de la veille, d'une miniature de cangue très soignée et enfin d'un miradore; à son premier passage, la cangue et le miradore n'existaient pas et était complètement négligée. Il est vrai qu'aux basses eaux, il ne vient personne de Stung-treng. En passant d'un pays dans l'autre, à la frontière même, il n'y a qu'un simple poste de surveillance, mais rien qui ressemble à une douane.

Parti de Pnom-Penh le 7 novembre, le docteur Harmand n'arriva à Stung-treng que le 22 décembre, ayant pris, à partir de Sombor, ces longues pirogues laotiennes si admirablement appropriées aux besoins de la navigation dans les rapides. Le voyageur reçut un accueil plus que froid de la part des autorités, malgré les cadeaux de valeur qu'il distribua. Le gouverneur de Stung-treng feignant d'être malade et se disant « thâm » (superstition singulière qui rappelle beaucoup le *tabou* des Polynésiens) refusa de recevoir le voyageur, qui ne parvint qu'après trois jours de pourparlers et de luttes à obtenir trois pirogues et des hommes pour les diriger. Cette comédie s'est renouvelée de plus belle au retour.

Là, comme partout ailleurs, le docteur Harmand essaya, sans plus de succès que le chef de la mission du Mé-Kong de se soustraire au mandarinisme, en cherchant à se procurer par libre contrat des moyens de transport. Il ne doit pas cependant être impossible d'y arriver, puisque c'est en louant des hommes que les Chinois font leurs voyages à Pnom-Penh. En pareil cas, un homme se paye 35 à 40 liga- [345] tures¹ pour la durée du voyage; on s'engage, en outre, à lui fournir tout ce qui est nécessaire à ses besoins, c'est-à-dire le riz, un peu de poisson sec ou salé, du bétel,

¹ La ligature est un chapelet de pièces en zinc très minces appelées sapèques, percées d'un trou au milieu, et enfilées au nombre de 600. La valeur de la ligature est d'à peu près un franc; quelquefois on donne, pour un franc, une ligature plus une soixantaine de sapèques.

de l'arec et du tabac. Mais la race servile du Céleste-Empire sait se plier à toutes les exigences et les Chinois n'arrivent guère à recruter des hommes qu'en intéressant grassement le gouverneur.

Stung-treng occupe une situation excellente au point de vue commercial, au confluent du Mé-Kong et des trois grandes rivières qui viennent s'y réunir sous le nom de Nam-Sé (le Sé-cong ou rivière d'Attopeu, le Sé-Thoc et le Sé-San), et s'il y avait au Laos méridional un commerce quelconque un peu étendu, c'est à Stung-treng qu'il viendrait converger. Cette localité est parfaitement placée pour que l'on puisse s'y rendre compte., sans plus ample information, des illusions de la commission du Mé-Kong.

Il y a, à Stung-treng, plusieurs négociants chinois, établis depuis longtemps au milieu des Laotiens, dont ils ont complètement pris les mœurs et jusqu'aux superstitions. Ils se bornent en général à acheter sur place les produits du pays et à les transporter à Pnom-Penh. Les points extrêmes de leur commerce se trouvent à Bassac d'une part (cardamome dit sauvage et esclaves sauvages), et à Compong-Thôm d'autre part, chez les Kouys qui travaillent le fer, dans la province de Compong-Soay. Leur commerce n'a pas l'air très prospère, et ils prétendent que les dépenses et les longueurs du voyage absorbent le plus clair de leur bénéfice. Ils ne semblent pas rayonner du côté d'Attopeu, car ils n'ont pu donner aucun renseignement sur le temps nécessaire pour s'y rendre. Ils ne vont à Bangkok que tout à fait accidentellement, quand la faculté d'accompagner un mandarin leur [346] donne des facilités exceptionnelles; il faut un mois et demi pour s'y rendre et l'on peut affirmer que c'est vers le delta du Mé-Kong que se dirige l'exportation du Stung-treng et du bas Laos.

Les Chinois du Laos sont exempts même des droits de capitation ou autres, les gouverneurs ne manquant pas de les attirer par tous les moyens possibles, bien sûrs d'y trouver leur compte.

La principale cause de l'état précaire du commerce est l'indolence incroyable de la race qui habite les bords du fleuve, race que son éloignement et les barrières des rapides ont préservée de tout mélange supérieur. Les Laotiens n'ont pas la volonté, ni même le désir de s'enrichir et l'appétit du gain semble les laisser complètement indifférents. Le système despotique et spoliateur qui pèse sur eux, bien qu'il soit moins dur qu'au Cambodge, a sans doute une part dans cet état de choses; mais, quand bien même ce régime disparaîtrait un jour, les habitudes d'indolence et de paresse enracinées chez le Laotien par une hérédité de longs siècles ne s'effaceraient plus. Si l'influence d'une race plus forte se fait un jour sentir dans ce pays que sa situation a tenu à l'écart, la population laotienne, dense sur les bords du fleuve seulement, doit fatalement être étouffée et s'éteindre. Du reste, outre la difficulté de trouver des serviteurs et des hommes à gages, outre l'état extrêmement restreint de la production et de la consommation, les seuls articles susceptibles d'être importés au Cambodge ou en Cochinchine se trouvent également dans nos provinces du protectorat, et comme les conditions de production et d'existence sont à peu de chose près les mêmes dans les deux pays, il en résulte que les produits du Laos ne peuvent que difficilement soutenir la concurrence de ceux du Cambodge. Je veux parler du stik-laque, de la cire, des peaux de grands animaux, des défenses d'éléphant, des cornes, des cordages en rotin ou en écorce, qui sont les principaux articles du [347] commerce au bas Laos; il faut y ajouter le cardamome sauvage qui descend de Bassac. Les pirogues descendent à Pnom-Penh avec ces chargements et remontent avec du sel, des métaux, des étoffes, des bois chinois, etc.

Il pourrait retirer des bénéfices de l'exportation au Laos des articles de fabrique européenne, chinoise ou annamite; tels sont: les armes, les étoffes légères, soies ou flanelles, les petits draps, les couvertures, la verrerie, les bijoux, de pacotille. Il

faut considérer cependant, que tout ce qui n'est pas d'absolue nécessité passe immédiatement, sans transition, à la consommation de luxe, et que, l'épargne n'existant pas, toutes ces marchandises ne trouveraient guère preneur que dans la classe des mandarins. De plus, la grande difficulté serait de trouver en échange des produits laotiens d'un transport facile et d'un placement avantageux. Ce commerce est en effet si voisin de l'enfance qu'il se fait au moyen de trocs et que la monnaie d'argent ne joue qu'un rôle tout à fait exceptionnel. On trouve bien la barre d'argent² (*ngun*) et quelques *ticaux*³, la plupart falsifiés avec beaucoup d'art; mais le lingot de fer est plus répandu et, sans posséder tous les caractères de la monnaie, il en fait l'office dans les marchés quotidiens; il sert pour les achats de la vie ordinaire non seulement à Stung-treng, comme on l'a dit, mais dans tout le Laos méridional jusqu'à Bassac et dans les provinces de Tonlé-Repau, Mulu-Prey et Compong-Soay. Ces lingots sont des losanges allongés de 15 centimètres de long; leur poids varie de 250 à 300 grammes et ils valent environ quatre *tiens*⁴ annamites. Ces lingots sont fabriqués exclusivement par les populations Kouys de Compong-Soay. Chaque année, lorsque les premières pluies, en [348] faisant disparaître l'affreuse aridité causée par la saison sèche et les incendies, permettent de nourrir et d'abreuver facilement les buffles, il part de Stung-treng, de Khong et de Bassac des espèces de caravanes, la plupart dirigées par des Chinois; elles se rendent sur les lieux de production du fer, à dix ou douze jours de marche de ces divers points. Les voitures sont chargées de tabac, de noix d'arec sèches, de cotonnades, de fil de laiton, de bois chinois, de peaux de cerfs et sont suivies de troupeaux de buffles. Ces marchandises vont s'échanger contre les lingots de fer, les hachettes et les couteaux des Kouys Hâb. Il y aurait là certes une belle spéculation à tenter pour un Chinois qui se proposerait de placer au Laos, après une contrefaçon très facile, du fer européen qu'il se procurerait à bien meilleur compte.

Quant au négociant européen, il ne peut guère songer à une opération quelconque. Il recevrait en échange de ses marchandises du riz, des nattes, des buffles, toutes choses fort encombrantes et dont il serait très embarrassé de se défaire. Peut-être, pour de grands marchés passés avec les Chinois, trouverait-on la barre d'argent en assez grande abondance. Peut-être, encore serait-il possible de tenter ce genre d'opération qu'on appelle la traite sur la côte d'Afrique, en chargeant des Chinois, des *compradors*⁵, de pacotilles européennes qu'ils placeraient eux-mêmes en ne rapportant que de l'argent au commanditaire européen. Le seul article, s'il est permis de lui donner cette qualification, qui soit d'un placement très rémunérateur au Cambodge est l'esclave Penong; mais ce commerce, sur lequel MM. Rheinart et d'Arfeuille ont donné des détails étendus, répugne trop à nos mœurs et à nos habitudes pour qu'il soit utile d'en parler plus longuement.

Reste la question de l'or d'Attopeu, sur laquelle on [349] manque encore de renseignements. M. Harmand n'a pas visité cette localité, qui sera le but d'une prochaine exploration. Il croit cependant que la production de l'or doit y être assez abondante, car les bijoux grossiers dits d'Attopeu sont très répandus: femmes et enfants possèdent presque tous des bracelets de ce métal.

Après avoir parcouru jusqu'à Khong, les pays déjà explorés avant lui, le docteur Harmand affirme, comme l'avait déjà fait M. de Carné, qu'il n'existe aucune

² La barre d'argent, ou *tien*, vaut ordinairement 100 francs.

³ Le *tical* est une monnaie siamoise. Il a la forme d'un petit pois et vaut de vingt à vingt-cinq centimes.

⁴ Le *tien* annamite est le dixième de la ligature, il vaut, par conséquent, 60 sapèques, ou dix centimes de notre monnaie.

⁵ On appelle *comprador* dans les mers de Chine, un agent commercial indigène, servant d'intermédiaire entre le négociant européen et les indigènes. Ce mot vient du verbe espagnol *comprar*, acheter.

dérivation forcée vers Bangkok. Le commerce manque d'éléments, et cet état de choses ne pourra changer tant que les Laotiens resteront maîtres des berges si riches du fleuve, tant que les Chinois ne se décideront pas à se livrer eux-mêmes à la production, au lieu d'être uniquement trafiquants.

Quand on voit le contraste d'activité et de caractère que présentent les Annamites avec ces races vermoulues, on ne peut s'empêcher de souhaiter de les voir un jour supplantées par eux. Les Annamites continueraient ainsi cette œuvre de colonisation et d'absorption qu'ils avaient déjà su mener à bien, fort heureusement pour nous, dans le delta du Mé-Kong. Les rapides, une fois qu'ils se seraient décidés à les franchir, ne sauraient les arrêter; ils n'offrent aucun danger sérieux pour les pirogues. Un seul transbordement est nécessaire jusqu'à Bassac, à l'île de Khong. Un service administratif de voitures y existe déjà, mais il est si mal fait que ce passage reste le gros obstacle de la route. Il faut attendre les buffles ou les charrettes ou les hommes, trois ou quatre jours, à la discrétion du chef infime de l'île; cet état de choses nuit considérablement au développement du commerce.

DE L'ÎLE DE KHONG AUX PROVINCES A L'OUEST DU FLEUVE.

Le second gouverneur (*cho-muong*) que l'on rencontre après Stung-treng est celui de l'île de Khong; il possède [350] un territoire très riche et très peuplé, formé presque tout entier par des îles bien cultivées qui produisent du riz, du coton, du tabac, du maïs, de l'ortie de Chine. Cette province s'appelle Si-tan-dôme (les quatre mille îles); l'île de Khong en fait partie.

M. le docteur Harmand, ne croyant pas prolonger son voyage au delà d'un mois, résolut de réduire ses bagages au strict nécessaire, afin de n'avoir besoin que d'une seule pirogue et de trouver plus facilement dans les villages les charrettes et les buffles dont il aurait besoin pour poursuivre sa route par terre; il déposa le surplus de son bagage et de son argent chez le gouverneur. Celui-ci, vieillard de 75 ans, avait reçu le voyageur avec bienveillance; mais d'un caractère craintif, effrayé peut-être par la responsabilité du dépôt confié à ses soins, il souleva une foule de difficultés avant de consentir à livrer l'*unique barque* qui lui était demandée. Enfin, après deux jours de pourparlers, M. Harmand se trouva en mesure d'accomplir l'exploration du Sélamphau ou Tonlé-Repau (Sé-lamphau est le nom laotien, Tonlé-Repau est le nom cambodgien) et des pays inconnus qui séparent cette rivière du Stung-sen et de Compong-Thom (province cambodgienne de Compong-Soay).

Ce voyage avait pour but non seulement d'étudier certaines questions d'un intérêt historique ou scientifique, mais aussi de se procurer des renseignements utiles à notre établissement de Cochinchine.

Dans la relation de l'exploration du Mé-Kong, Francis Garnier avait émis l'idée que peut-être le Se-lamphau était une voie de dérivation par laquelle on pourrait éviter toute la série des rapides qui encombrant le cours du grand fleuve de Sambor à l'île de Khong. Il aurait suffi de relier un point du cours du Sé-lamphau à celui de Stung-sen par un canal ou une bonne route aboutissant à la limite de navigabilité des basses eaux. Le Mé-Kong étant libre d'obstacles, de Khong jusqu'au dessus de Bassac, nous aurions [351] pu par ce moyen attirer tout le commerce du Laos méridional. Cette idée, trop légèrement admise par Francis Garnier et présentée avec verve et intérêt, a trompé quelques personnes et fait attribuer une importance exagérée à la possession des provinces siamoises de Mulu-Prey et de Tonlé-Repau et à leur réintégration au royaume de Cambodge.

M. Harmand affirme que ces brillantes idées sont de pures illusions. Pendant deux mois, il a parcouru toutes ces régions, remonté le Tonlé-Repau jusqu'à sa source et traversé du nord au sud la province de Mulu-Prey, de l'ouest à l'est celle

de Tonlé-Repau, après avoir décrit une grande courbe dans la province cambodgienne de Compong-Soay; il a coupé en deux endroits le Stung-sen; bien que, faute d'un interprète convenable, il n'ait pu obtenir tous les renseignements qu'il aurait voulu, il a pu en recueillir de suffisants et étudier de ses propres yeux l'état de ces provinces et les conditions de navigabilité de leurs rivières.

M. le docteur Harmand nous dit d'abord qu'il n'est guère utile de chercher de nouveaux débouchés à des produits qui n'existent pas dans les provinces siamoises. Quant au Sé-lamphau, voici ce qu'il nous en apprend.

Au lieu de se diriger de l'est à l'ouest, comme il est hypothétiquement indiqué sur la carte de Francis Garnier qui, obéissant toujours à son idée, tenait à le rapprocher du grand lac Tonlé-sap, le Sé-lamphau descend plutôt de l'ouest-nord-ouest. A son embouchure même dans le plus grand fleuve, il est fermé par une barre de roches aiguës. Au commencement de janvier, on peut encore le remonter en pirogue, pendant une quinzaine de kilomètres avec une profondeur moyenne de un à deux mètres. A cette époque il n'y a aucun courant, et la rivière n'est alimentée que par les eaux du Mé-Kong. Bientôt commencent les bancs de grès et de sable, et il faut quitter la pirogue pour prendre la route de terre. Les bords sont déserts et couverts de forêts épaisses.

[352] Il n'y a, jusqu'à la limite de navigabilité aux moyennes eaux, que trois petits villages à demi sauvages: Bâne-Méhim, point de départ d'une route qui mène en trois jours à Mulu-Prey par Compong-Semau et Thépang-Sré; ce dernier village est relié aussi à Mulu-Prey par une route de chars à buffles. A Compong-Semau, M. Harmand abandonna sa pirogue, longue de douze mètres, qui ne pouvait aller plus loin, et il essaya de remonter encore dans une petite embarcation manœuvrée par deux payeurs. Il put seulement constater la direction de la rivière et, à trois heures de Compong-Semau, sa bifurcation en deux branches, l'une qui conserve le nom de Tonlé-Repau, l'autre, petit affluent sans importance, venant du nord-ouest et nommé Prek-Phackh.

A partir de ce point, le Tonlé-Repau devient absolument impraticable, même aux eaux moyennes. la largeur du lit se réduit à une trentaine de mètres au maximum, et aux hautes eaux, quand la crue atteint quatre ou cinq mètres, le cours doit être très torrentueux; les coudes sont très brusques, les rochers, les bancs et les troncs d'arbres tombés en travers sont très nombreux; aussi est-il impossible d'utiliser cette rivière à aucune époque de l'année. Tout au plus pourrait-on la remonter jusqu'au confluent du Prek Phackh, mais ce serait allonger à plaisir la route de Compong-Thôm, plus courte en partant des rives du fleuve au niveau de l'île de Khong.

Voulant bien élucider la question géographique, M. Harmand prit, à Compong-Semau, des charrettes et des buffles, et remonta par le nord le cours de la rivière jusqu'au pied d'une belle chaîne de montagnes nommée par les Cambodgiens Phnom-Dongreck (Dongreck est le nom du bambou qui sert à porter les fardeaux sur l'épaule), et par les Laotiens Phû-Den-Muong. Cette chaîne confine par son extrémité est aux montagnes du Bassac; au sud-ouest, elle descend, en s'amointrissant, jusqu'à l'horizon. Le versant sud-est donne naissance à un grand nombre de cours [353] d'eau dont les deux principaux sont le Sé-lamphau ou Tonlé-Repau, qui va se jeter dans le Mé-Kong, et le Stung-sen qui porte son tribut au grand lac Tonlé-sap, après un parcours considérable. L'autre versant de la chaîne limite le bassin de la rivière d'Ubone et les provinces de Si-saket, Kouk-âne, Korat (Konast en laotien) habitées par des populations cambodgiennes.

Le Stung-sen, navigable pendant au moins six mois de l'année, sert, dans une grande partie de son cours, de limite aux deux royaumes. Il mériterait une exploration spéciale qui serait facile et sans dangers.

Si l'activité européenne se portait un jour dans la riche province de Compong

Soay, le Stung-sen serait la voie naturelle pour le transport de la plupart des matériaux et des produits. Les rives, couvertes de beaux arbres de bonne essence et d'une exploitation facile, sont habitées par les Kouys, peuple qui semble éprouver pour la navigation une répulsion superstitieuse et ignore l'art de creuser une pirogue.

Une autre rivière, le Stung-Darh ou Stung Baroung, arrose les pays situés entre le Stung-sen et le fleuve Mé-Kong; M. Harmand l'a traversée près de sa source, alors qu'elle n'est encore qu'un ruisseau insignifiant; mais au rapport de M. Garcerie, négociant français, qui l'a observée au mois de janvier, cette rivière peut donner aussi quelques espérances pour l'avenir de la région.

A la suite de renseignements indigènes, on avait cru que la ligne de partage des eaux entre le grand fleuve et le lac était formée par une chaîne de montagnes, coupée par une faille à pic. M. le docteur Harmand n'a trouvé que des plaines d'alluvion à peu près horizontales et des mamelons de Bien-hoa plus ou moins ravinés par les eaux pluviales. En un certain point, le partage des eaux se fait dans une magnifique forêt marécageuse de quelques lieues d'étendue, qui conserve en toute saison des ruisseaux abondants; c'est [354] la retraite préférée des éléphants sauvages. A cent mètres de distance, les ruisseaux, qui coulent d'une part vers le Tonlé Repau, de l'autre vers le Stung-sen, semblent s'épancher du limon noir et fangeux comme l'eau d'une éponge gonflée. Cette forêt est la seule vraiment belle que l'on rencontre dans les deux provinces de Mulu-Prey et de Tonlé-Repau.

A part les montagnes et les bords des cours d'eau qui sont bien boisés, à part les environs de quelques rares villages qui présentent des rizières sédentaires, ces deux provinces ne forment qu'une vaste forêt-clairière, c'est-à-dire d'immenses espaces couverts de hautes herbes et d'arbres clairsemés, rabougris, à feuillage dur et rare, appartenant à trois ou quatre espèces sans usage et ne donnant pas même un peu d'ombre pendant la sécheresse. De temps en temps, sur les rives des torrents desséchés, apparaissent des rideaux d'arbres et des bouquets de bambous épineux d'un aspect affreusement triste et monotone.

Partout d'immenses clairières ou savanes ravagées depuis des siècles par la coutume des incendies annuels et le mode barbare de culture du riz, s'étendent toutes noires de cendres fumant encore, et parsemées de troncs d'arbres carbonisés. Dans le Tonlé-Repau, le grès et la pierre de Bien-hoa affleurent le sol.

Les villages de quelques cases qui se promènent à la suite des incendies, au bord des clairières ouvertes par le feu pour la culture temporaire du riz, sont tous d'apparence misérable, sans arbres fruitiers, sans ombrage, sans légumes, sans animaux domestiques: existence étrange qui tient le milieu entre la vie nomade et l'établissement sédentaire.

Ces provinces faisaient, comme on sait, partie du royaume du Cambodge, et n'en ont été détachées par trahison que depuis une trentaine d'années. Il faut convenir que le royaume de Siam a retiré de leur acquisition plus de honte que de profit. Mulu-Prey et Tonlé-Repau sont d'une pau- [355] vreté extrême, ne produisant qu'un peu de riz aux alentours des villages disséminés, dépourvus de cours d'eau permanents, habités par des Kouys ou des Cambodgiens à demi sauvages qui sèment partout la dévastation et ne connaissent d'autre industrie que la fabrication des nattes en rotins, des sacs de palmier et la récolte de la cire d'abeilles. La perte de ces deux provinces ne diminue guère l'importance du Cambodge; elle ne peut qu'affliger l'amour propre national des Khmers, sans porter un coup bien rude à leur puissance.

Le gouverneur de Tonlé-Repau, résidant à Mong-Préa, pauvre hameau perdu dans la forêt, possède environ 400 hommes payant l'impôt; il paye à Bangkok une redevance annuelle de 25 à 26 barres d'argent (environ 200 francs de notre monnaie) avec quelques cadeaux consistant en dents d'éléphant, cornes de

rhinocéros, etc.: ces renseignements ont été donnés par le gouverneur, enclin, comme tous ses collègues, à exagérer les chiffres pour donner une plus haute idée de son importance.

Dès ses premiers pas dans le pays, M. le docteur Harmand a été fort surpris à l'aspect de la race qui l'habite. Il a parcouru, comme nous l'avons dit, les provinces de Mulu-Prey et de Tonlé-Repau, dernièrement encore cambodgiennes, et celle de Compong-Soay qui est restée sous la domination du roi Norodom. Jusqu'à ce jour, on avait cru qu'elles étaient habitées par des Cambodgiens et que les peuplades Kouys se trouvaient confinées dans les forêts et les montagnes. Ces Kouys, que l'on croyait tous adonnés à la fabrication du fer, occupent sur les cartes les plus récentes un espace tout à fait restreint. Partout, au contraire, sur son trajet depuis les pentes de Phnom Dongrek jusqu'aux environs de Préa-Khan, et ensuite sur la plus grande partie de son itinéraire de retour, le voyageur a pu constater ce fait absolument nouveau, que le pays tout entier est habité par des Kouys de nom ou de fait, et que [356] les véritables Cambodgiens n'y sont à peu près qu'à l'état d'exception.

Ces Kouys eux-mêmes ne forment pas une famille unique, mais bien plusieurs groupes distincts portant des noms différents: Kouys Mahaï, Kouys Mân, Kouys Mnoh, Kouys Ntoh, Kouys Porrh Kouys Hâh ou Dek, Kouys Damrey, etc., parlant des langues différentes qui n'ont de commun que les cinq ou dix premiers termes de la numération. Cette race offre, du reste, les indices évidents de mélanges nombreux. M. Harmand a mesuré tous les individus qui ont bien voulu se laisser faire. Une superstition absurde, répandue dans toute l'Indo-Chine, sauf l'Annam, interdit de toucher à la tête de tous ces sauvages ou demi-sauvages; seuls, quelques esprits forts alléchés par de brillants cadeaux, ont consenti à livrer leurs crânes aux instruments anthropométriques. Il a même été fort difficile au voyageur de réunir un certain nombre de portraits, ou types ethniques pris à la chambre noire, ses produits photographiques étant tout à fait altérés et hors d'usage.

M. Harmand a eu soin de former des vocabulaires restreints, mais caractéristiques des idiomes. Presque tous les Kouys, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, savent parler cambodgien; dans un grand nombre de villages, on ne trouve plus que les vieilles femmes qui sachent parler le Kouy; des villages, des cantons tout entiers, les Kouys Damrey (Kouys des éléphants) par exemple, ont complètement oublié la langue de leurs pères. Ils s'appellent encore Kouys; mais dans quelques générations, ils se croiront et se diront Cambodgiens, comme les villages khmers qui les environnent et qui ne sont, à n'en pas douter, habités pour la plupart que par des Kouys déguisés. Les Kouys ont du reste entièrement adopté les mœurs, les vêtements, la coupe de cheveux des Cambodgiens et même leurs pagodes. Le travail d'absorption de ces populations par la race khmer, a été pour M. Harmand l'objet d'études sérieuses [357] sur lesquelles il se propose de revenir avec plus de détails.

Les Ntoh et les Mnoh sont agriculteurs, fabricants de nattes, de sacs à *paddy* en feuilles de palmier. Les Porrh, situés à la frontière même, dans la province de Compong-Soay, sont possesseurs d'un pays admirablement fertile d'où les forêts ont entièrement disparu; il est cultivé en rizières excellentes et en bouquets de palmiers à sucre qui lui donnent un aspect de véritable richesse. M. Harmand a vu, à son passage, la récolte, et la fabrication du sucre en pleine activité, et d'après le nombre de fourneaux, la quantité de produit recueillie, l'énorme impôt dont cette denrée est frappée (dans certains villages, chaque homme paie 100 pains ou rondelles de 8 à 9 centimètres de diamètre sur 3 d'épaisseur), il est revenu, convaincu de l'avantage qu'il y aurait à répandre cette culture dans nos pays secs de Cochinchine. Il est curieux de voir combien les Annamites négligent cet arbre dont ils ne mangent même pas les fruits, tandis que tout village cambodgien en

possède quelques pieds. On peut dire que, dans nos provinces, partout où se dressent les majestueuses colonnes du *Borassus*, elles sont les derniers témoins de l'occupation cambodgienne. Il faut attendre longtemps le produit; on n'en retire aucun avant vingt ou vingt-cinq ans; mais l'arbre une fois semé n'exige aucun frais de culture ni même de sarclage.

Toute cette région est remarquablement peuplée et prospère; c'est comme une oasis au milieu des déserts environnants. Il en est de même du canton appelé Phrom-thiep, situé plus au nord dans la même province de Compong-Soay; il est habité par les Kouys Damrey, qui joignaient naguère à l'agriculture la chasse à l'éléphant. C'était en éléphants qu'ils payaient l'impôt au roi Norodom; mais depuis quelques années, ils ont perdu leurs éléphants par suite de maladies ou de vols audacieux et ne peuvent plus se livrer à [358] la chasse. Dans tous ces pays, les éléphants sont extraordinairement communs.

En descendant vers le sud, après le pays cultivé des Porrh, on tombe sans transition dans des terrains argileux et ondulés, couverts de forêts magnifiques, sombres et épaisses, formées d'arbres excellents et, de place en place, de pins énormes (*Pinus Massionana*).

De cette zone de belles forêts au Stung-sen, navigable en toute saison à cette hauteur, il n'y a pas plus d'une quinzaine de milles. L'établissement d'une route ne rencontrerait sans doute pas de difficultés sérieuses, et l'on sait quelle valeur les pins ont dans ce pays, pour les constructions navales. Les troncs s'élèvent en belles colonnes parfaitement droites, jusqu'à 20 ou 25 mètres de hauteur et même davantage.

Ces forêts couvrent une série d'ondulations entre lesquelles courent des eaux permanentes qui permettraient en tout temps la culture du riz et qui, bien aménagées, pourraient être utilisées pour l'établissement des scieries.

C'est dans le voisinage des vallées sur les pentes qui les bordent, que sont établis les villages de Kouys Hâh ou Kouy Decca ou Kouys du fer des Khmers. Ils trouvent là, sous leurs mains, l'argile nécessaire à la construction des fourneaux, l'eau en abondance et le charbon dont ils consomment de grandes quantités pour la réduction des minerais. Tous ces villages ne produisent de riz que la quantité nécessaire à leur subsistance. Pendant tout le temps qui n'est pas employé à cette culture, les hommes sont occupés à l'extraction et au transport du minerai, à la fonte et à la forge. Ce sont eux qui approvisionnent tout le Cambodge et le Laos inférieur de fer, de coutelas, de haches et de cette monnaie de Lycurgue en usage depuis Compong-thom et Stung-Treng jusqu'aux confins de Bassac.

Les Villages sont petits, mais, quoique sauvages, ils offrent [359] un aspect riant, ombragés, qu'ils sont par de grands arbres, auprès des ruisseaux murmurants. Pour l'Européen, le séjour de cette zone doit être très dangereux, et il serait téméraire d'y séjourner pendant la saison pluvieuse.

Chaque village possède au moins un fourneau: tous sont construits sur un modèle identique. D'après M. Garcerie, d'autres Kouys, les Kouys Porrh, font aussi du fer, et leurs procédés sont un peu différents.

On s'attendrait, en pénétrant dans cette région, à trouver un terrain où la présence du fer se révèle à chaque pas; il n'en est rien: tout le minerai qui alimente les fourneaux et les forges vient d'une montagne peu considérable, nommée Phnom-Rhium, située à trois ou quatre journées de marche, et en particulier de deux petits mamelons à droite et à gauche du massif principal.

Le minerai en rognons ou en amas plus ou moins volumineux, empâté. dans une gangue d'argile rouge plastique, est d'une richesse remarquable: on l'extrait, à ciel ouvert, de trous peu profonds. Les trous, pratiqués au moyen de la petite bêche à fer épais et étroit, en usage chez tous les Cambodgiens, servent plusieurs années. Des flancs ravinés des collines descendent chaque année, pendant les orages, de

nouveaux matériaux ferrugineux, des éboulis qui comblent les trous.

Les Kouys racontent que la pierre repousse d'elle-même et semblent scandalisés qu'on puisse mettre en doute la réalité d'un pareil phénomène. Ils ne savent pas, du reste, choisir l'endroit où le minerai est le plus riche. Ils creusent un peu au hasard, se contentant d'aller plus loin si le résultat est mauvais. Il est très étonnant de voir combien peu de traces a laissé le travail d'extraction continué pendant tant de siècles alors qu'il semble que l'industrie européenne aurait bien vite raison de ces gisements.

Les Kouys distinguent deux sortes de minerai: la pierre [360] lourde, d'une grande richesse, et la pierre légère, gangue ferrugineuse que l'on rejette généralement.

Voici comment s'établit une exploitation nouvelle. Une dizaine d'hommes du même village forment une sorte d'association: le plus vieux et le plus expérimenté en est le maître ou le chef, mais sans avoir droit à aucun privilège dans les bénéfices. Les uns se rendent à Phnom-Rhium avec leurs voitures à buffles, pendant que les autres établissent un charbonnage dans la forêt et construisent la haute case qui va servir d'abri à ce rudiment d'usine.

A la montagne, l'extraction se fait comme il a été dit ci-dessus; puis on réduit le minerai assez friable en fragments gros comme des noix. Cette opération se fait au moyen de marteaux fort curieux; ils sont légers, formés d'une lame de fer enroulée en cornet à l'extrémité d'une crosse de bambou. Le minerai est immédiatement transporté aux voitures dans ces petits paniers plats portés en balance sur l'épaule, à la manière des terrassiers indo-chinois. Chaque voiture reçoit le contenu de dix paniers. Le déchargement des voitures à l'usine se fait par un procédé ingénieux. Chaque voiture est munie d'un double fond en lattes de bambous; le fond inférieur présente un trou carré. On fait glisser le fond supérieur et le minerai tombe à terre en tas réguliers et coniques. Le chargement de chaque voiture représente une journée de chauffe.

Le fourneau est formé d'une carcasse rectangulaire en bambou, de deux mètres de long sur un mètre environ de large; on applique dessus une épaisse couche d'argile jaune passablement réfractaire.

La profondeur du fourneau est d'environ soixante-dix centimètres et la sole est légèrement excavée en rigole médiane. Au milieu des petits côtés, au niveau de la sole, est ménagée une ouverture destinée à l'écoulement permanent des scories. Chaque muraille latérale, munie en outre d'une armature de fer, est percée de 26 tubes de terre à peine [361] cuite, rappelant nos tubes de drainage. Les tubes se croisent au milieu du fourneau, en s'étalant en éventail. Ce sont les tuyères destinées à recevoir le vent des souffleries placées l'une à droite et l'autre à gauche du foyer.

Le minerai est déposé en couches minces, alternant avec des lits de charbon concassé, jusqu'à remplissage complet.

Les soufflets constituent la partie vraiment originale du système. Chacun d'eux consiste en une sorte de grande cuvette triangulaire à angles arrondis, formée de planches épaisses recouvertes d'argile; la planche qui regarde le fourneau est percée d'ouvertures où passent de petits tubes de bambou qui viennent s'ouvrir en regard des tubes de terre dont on a parlé plus haut, à un centimètre de distance environ. Les bords de la cuvette sont formés d'un grand bourrelet arrondi en argile. Sur ce bourrelet s'adapte une peau de cerf fermant hermétiquement et fixée par de grosses épingles en bois.

A la peau s'attache un peu excentriquement une corde tendue dont l'extrémité est fixée au bout d'un arc en bois flexible, de 5 à 6 mètres de longueur, qui va s'enfoncer dans un massif de mâchefer déposé sur le sol. L'ouvrier placé debout sur une étroite banquette, en dehors et tout près de la soufflerie, tient dans ses mains

l'extrémité de l'arc sur lequel il tire en rejetant en arrière le poids du corps. L'élasticité de l'arc diminue un peu le travail à effectuer et le rend plus régulier. C'est ainsi que se produit l'appel de l'air. Pour le chasser dans les tuyaux, l'ouvrier penche le corps en avant et appuyant l'un de ses pieds sur la peau de cerf, il la refoule avec force dans la cavité du soufflet.

Bien qu'agissant surtout par le poids du corps, on voit qu'ils dépensent en pure perte une grande quantité de force, car le système ne présente aucune soupape; l'air entre et sort par les mêmes orifices, se perdant en partie. Il faut, pour les deux soufflets, huit hommes qui se relèvent par [362] couples toutes les quatre heures, et c'est un rude travail: imparfaitement protégés par un mince écran de bambous contre le rayonnement intense de la masse en ignition et les vapeurs toxiques, ils sont souvent pris de vertiges et de délire.

La chauffe dure depuis 6 heures du matin jusqu'à 8 ou 9 heures du soir. Quand on juge l'opération suffisamment prolongée ou qu'on est trop fatigué, on allume des bougies filiformes, collées à tous les poteaux de la case, sacrifice destiné à se rendre favorables les esprits de la forêt. On démolit les parois du four, déjà fendillées de tous côtés; on jette sur le feu de grandes quantités d'eau qui forment d'épaisses vapeurs fétides, et l'on tire du fourneau une masse irrégulière de fonte, un lingot informe contenant beaucoup de charbon libre et d'impuretés, mais d'un volume remarquable relativement à celui du minerai. Quand l'heure de la démolition approche, tout le village arrive à l'usine, et lorsque l'on tire la gueuse, tous armés de marteaux se précipitent avec ardeur pour détacher de la masse le plus de fragments qu'ils peuvent; ils empilent à la hâte ces morceaux dans de petits paniers et les vendent ensuite pour les achats de la vie journalière.

Le produit de chaque chauffe appartient à tour de rôle à l'un des hommes de l'association; le maître seul ne travaille pas aux soufflets; il n'a droit qu'à une part comme les autres.

Le charbon se fabrique par une méthode analogue à la nôtre, sauf que la meule de bûches n'est recouverte de terre que lorsqu'elle est bien allumée.

La carcasse du fourneau se prépare pendant la journée, et le lendemain matin, dès l'aube, on travaille à sa réédification. Il faut aussi détacher les parois de terre de la soufflerie et les remplacer par de l'argile humide, autrement le bâtis de bois fendra de toutes parts. On change la disposition de la peau de cerf de façon à présenter au feu un côté [363] n'ayant pas subi encore l'action du rayonnement: une peau ne peut servir que cinq fois, six au maximum.

Les scories retenant encore une forte proportion de métal sont abandonnées.

Il est impossible d'obtenir des Kouys des renseignements même approximatifs sur le rendement du minerai, sur celui de la fonte, sur les dépenses nécessitées par tant de livres de fer forgé. Ils n'en savent absolument rien, et ne se sont jamais posés ces questions. Ils ne savent qu'une chose, c'est qu'au bout de l'année, ils ont vécu, qu'ils ont pu manger plus ou moins de friandises et de sucre de palmier, acheter plus ou moins de buffles et se reposer plus ou moins longtemps; ils ne songent pas à l'avenir, n'ont aucun désir d'amasser et les théories sur le capital les laisseraient parfaitement indifférents.

Les seules dépenses réelles pour eux consistent dans l'achat des peaux de cerf et des tuyères de terre. Les peaux sont apportées par les Laotiens qui viennent chaque année des rives du grand fleuve pour s'approvisionner de fer. Une peau s'échange contre une petite hachette, et on en consomme beaucoup. Les tubes de fer sont en partie fabriqués par eux, en partie achetés aux Porrh et payés en morceaux de fer, ce qui fait qu'ils sont incapables d'en fixer le prix. Chaque foyer en consomme soixante par jour.

La forge ne diffère en rien de ce que l'on voit en Cochinchine et au Cambodge. Ce sont les mêmes cylindres jumeaux de bois évidé, sans soupapes, où se meuvent

des pistons garnis de plumes de paon imbriquées, la même petite enclume fichée dans un tronc d'arbre.

Ils sont médiocres forgerons. Pour forger un de ces petits lingots du poids de 30 à 290 grammes, qui servent de monnaie au Laos, il leur faut trois chaudes, et quatre hommes: l'un, juché sur une haute sellette, manœuvre les pistons, le second tient la pièce sur l'enclume au moyen de mauvaises pinces, les deux autres forgent: quatre hommes [364] habiles, travaillant toute la journée, ne peuvent faire qu'une cinquantaine de lingots au maximum.

Une livre de fer s'échange contre:

- 1 livre de tabac
- 1 livre d'arec
- 2 paniers de riz
- 1 peau de cerf
- 1 ligature

10 livres de fer contre 1 langouti de soie.

1 couteau contre 20 coudées de fil de laiton (petit numéro) ou 10 coudées (gros numéro).

1 lingot contre 10 pains de sucre de palmier.

L'impôt, dans toutes ces régions, est uniformément de 25 livres de fer par homme; mais les habitants dissimulant bon nombre d'hommes, les cahiers d'impôt donnent des chiffres inférieurs à la vérité.

Il nous reste à parler de l'état politique de ces provinces.

Accompagné d'un interprète à peine capable de comprendre ces questions, tout à fait incapable de les traduire avec la délicatesse et la discrétion nécessaires, le docteur Harmand a été forcé de rester dans une réserve extrême; aussi n'a-t-il pu recueillir que des renseignements tout à fait incomplets.

Le gouverneur de l'île de Khong, comme nous l'avons dit plus haut, n'avait consenti qu'à grand-peine à laisser partir M. Harmand. Le pays, disait-il, était ravagé par des bandes de brigands, les villages incendiés, dispersés; la moindre péril était de mourir de faim et de soif.

C'étaient évidemment des récits fantastiques et des exagérations ridicules. Toutefois dans quelques régions, surtout le long du Tonlé-Repau et entre Kakeh et Mulu-Prey, le pays n'était pas absolument tranquille; les indigènes de l'escorte marchaient armés de fusils, de lances, de sabres, faisant bonne garde la nuit et tremblant au moindre bruit. malgré le terrible aspect de leur arsenal.

Des villages étaient fort émus par des razzias de buffles, accompagnées, disaient les habitants, de coups de bâton [365] et de coups de fusil, bien qu'ils n'aient pu montrer un seul blessé. Les *me-sroc* engageaient le voyageur à bien veiller, avouant naïvement qu'ils étaient tout à fait incapables d'exercer aucune police sur leur territoire; mais les pirates sont gens bien informés; la pusillanimité des indigènes fait toute leur force, et ils ne se risqueraient pas là où ils savent trouver des armes en bon état, au service du coup d'œil sûr et de la vaillance proverbiale d'un «Pharang ».

Sans pouvoir, par suite des difficultés dont nous avons parlé, obtenir des renseignements précis et positifs, il a semblé au voyageur que ces provinces sont données aux mandarins, toujours Cambodgiens, en quelque sorte à ferme générale, à charge par eux de fournir chaque année une redevance fixe à Bangkok. Nulle part il n'a vu, auprès des autorités, l'apparence d'un représentant de la cour de Siam. Quand un gouverneur vient à mourir, c'est son fils ou son frère qui le remplace après avoir été à Bangkok recevoir l'investiture. La hiérarchie mandarinesque, fort

confuse, ne semble présenter rien de particulier. La constitution des villages même sauvages ne diffère en rien de ce que l'un observe dans les provinces du protectorat.

Le roi de Siam peut, paraît-il, dans certains cas, faire crédit plusieurs années de suite au gouverneur; le *chomoung* ou *chauvai-sroc* de Mulu-Prey confia à M. Harmand qu'il devait au roi un picul et demi de barres d'argent, et qu'il avait dû vendre tous ses éléphants; il eut l'audace de faire au voyageur une demande d'emprunt qui fut reçue comme elle devait l'être. En tout cas, celui-là serait prêt à se jeter dans nos bras pour se libérer de ses obligations.

L'impôt se paye partout en nature, et l'argent monnayé est si rare, à l'exception de la barre, que la plupart des indigènes, même dans la province de Compong-Soay, affirmaient n'avoir jamais vu de piastres. On était fort heureux néanmoins de recevoir celles que le voyageur avait appor- [366] tées; percées d'un trou, elles devenaient immédiatement au cou des enfants des bijoux très appréciés.

Le fer des Kouys, en gros et en petits lingots, sert partout de monnaie, avec les nattes, la cire ou le sucre de palme. Pour les gros marchés, l'unité en usage est le buffle.

M. Harmand a envoyé une carte de son itinéraire, relevée au pas et à la boussole. Il a porté sur cette carte l'itinéraire de M. Garcerie avec quelques renseignements donnés par ce voyageur.

Nous n'avons parlé que des résultats géographiques et commerciaux de cette exploration si malheureusement interrompue. M. Harmand avait un autre but non moins important: il se proposait d'étudier les monuments et les inscriptions, et surtout d'augmenter ses collections botaniques et zoologiques.

Cette dernière partie de sa tâche a été fort contrariée par la saison. Le pays est, à l'époque où le voyageur l'a traversé, d'une sécheresse horrible; il est dévasté par les incendies qui, chaque année, dévorent les herbes, les buissons et même les forêts desséchées par quatre mois de soleil, sans une goutte de pluie. Cette sécheresse rend très stérile la recherche des animaux: les articulés ont complètement disparu. Pour les végétaux, c'était l'époque de la floraison des grands arbres, et M. Harmand en a recueilli une moisson assez abondante qu'il destine au Muséum.

Les renseignements historiques rapportés par le voyageur sont intéressants et nombreux. Il a pris la copie ou l'estampage d'inscriptions diverses et étudié des ruines et des monuments encore debout.

M. Harmand a envoyé des collections et des notices au Muséum; il a consigné ses observations scientifiques dans un rapport adressé au Ministère de l'instruction publique et des Beaux-Arts. Les *Archives des Missions scientifiques* publieront sans doute ces intéressants documents.

Sans parler des maladies auxquelles il était exposé sous [367] un ciel si funeste aux Européens, le docteur Harmand a connu des dangers sérieux au milieu de populations mal policées, souvent défiantes et mai intentionnées. Il a eu beaucoup à souffrir du manque d'eau, et la durée de l'exploration a été presque doublée par la difficulté de trouver chaque jour la quantité de liquide suffisante pour les hommes et les animaux. La longueur des étapes est en effet réglée sur la distance qui sépare deux trous vaseux, et si l'on est exposé parfois à fournir une étape démesurément longue, il faut, le plus souvent, céder aux habitudes des indigènes et s'arrêter auprès d'une mare après une dizaine de kilomètres et quelquefois moins encore.

A Kakeh, M. Harmand, pressé par la famine, manquant de riz et de sel, fut obligé de hâter son retour. Il était réduit à vivre de sa chasse, et pendant deux jours, il lui fallut se contenter de la chair musquée d'un taureau sauvage grillée, sans sel, sur des charbons.

Quatre jours avant d'arriver aux rives du grand fleuve, l'Annamite qui remplissait d'une façon si insuffisante le rôle d'interprète, s'enfuit à la suite d'une punition qui lui fut infligée pour ivrognerie et insolence. A Khong, il fut impossible de trouver un homme pour convoyer jusqu'à Pnom-Penh les collections et la correspondance. Un Chinois, qui était arrivé à faire un préparateur passable, dégoûté de cette vie de privations, déclara qu'il voulait rentrer à Saïgon. Enfin, la perte de ses deux fusils de chasse fit au voyageur une nécessité absolue de revenir à Pnom-Penh.

Il pouvait, à la rigueur, se passer de son interprète; mais comment faire sans armes des explorations qui avaient pour but principal les collections zoologiques?

M. le docteur Harmand prit donc le parti de revenir à Pnom-Penh et de là à Saïgon, se promettant d'achever dans un prochain voyage les études qu'il a commencées et qui ont déjà donné de si intéressants résultats.